

LE BAL MASQUÉ

(L'épisode qui précède a pour titre *La Chasse à l'Héritage*)

UNE ANE EN PEINE

I

Plusieurs semaines s'étaient écoulées : un jour René, le commis de M. Cyprien Leduc, quitta la petite chambre garnie qu'il occupait au commencement de la rue de Rennes et s'achemina à pied vers la Bastille.

C'était un dimanche, jour de congé, et il en profitait chaque semaine pour aller se promener dans les environs de Paris.

Quand nous disons les environs de Paris, nous nous exprimons mal.

Depuis quelques mois, le but de ses excursions ne changeait pas, et c'était vers Saint-Mandé qu'il se dirigeait invariablement tous les dimanches.

Ce jour-là, entre dix et onze heures du matin, on pouvait être certain de le voir quitter la rue de Rennes, se diriger vers la Bastille, monter le faubourg Saint-Antoine et, arrivé la barrière du Trône, prendre, pour ainsi dire, machinalement, l'avenue du Bel-Air.

Jusqu'à cet endroit, sa marche avait été lente et monotone ; on eût dit qu'il n'était point pressé d'arriver, et il s'attardait souvent dans le parcours au spectacle animé qu'offre le faubourg par les jours de fête.

Mais une fois qu'il avait atteint la barrière, et dès qu'il s'engageait sous la belle avenue ombreuse, un sentiment inattendu semblait s'éveiller en lui ; son œil s'allumait d'une expression plus vive, et il ne prenait plus aucune attention à ce qui passait ou se passait autour de lui.

Il continuait de la sorte jusqu'à l'endroit où le chemin décline pour aller passer sous la passerelle du chemin de fer de Ceinture ; il obliquait brusquement à gauche et allait s'arrêter à quelque distance de la maison qui porte le numéro trente-six.

Cette maison, dont nous avons déjà entretenu le lecteur, forme un vaste parallélogramme borné par l'avenue d'une part, une rue déserte de l'autre, et derrière par une ruelle absolument déserte, où personne ne passe jamais et qui longe de ce côté le vaste enclos situé au midi de l'institution de madame Bourgeois.

René ne restait pas longtemps sur l'avenue. Ce n'était là qu'une sorte de halte qu'il s'accordait à lui-même pour respirer et reprendre possession de lui-même, et, dès qu'il avait repris haleine, il quittait la place et gagnait la petite ruelle sans nom qui longe l'enclos.

Une porte basse, à la serrure rongée par la rouille, ouvre sur cette voie si peu fréquentée. René s'y rendait, et, après s'être assuré de l'aide d'une poussée que la porte était fermée, il allait tranquillement s'asseoir à quelque distance, et attendait !

Ce manège paraît sans doute mystérieux. La cause en était cependant bien naturelle ; pour mieux dire, bien humaine.

Un jour, dans une des allées du bois de Saint-Mandé, une allée étroite, où le soleil tamisait doucement ses rayons d'or, René s'était croisé avec une jeune fille que ses compagnes avaient abandonnée par malice, et qui, inquiète, troublée, peureuse, cherchait vainement à retrouver son chemin.

René était particulièrement timide ; mais la jeune fille paraissait elle-même si embarrassée et si confuse, qu'il prit son courage à deux mains et qu'il s'enhardit jusqu'à l'aborder.

— Pardon, mademoiselle, dit-il d'une voix qui tremblait d'émotion, mais, si je ne me trompe, vous vous êtes égarée ?

— En effet, monsieur, répondit l'enfant, mes amies se sont mises à courir dans des directions différentes, j'ai voulu les suivre et je crois que je me suis perdue.

— Si vous le vouliez, je vous indiquerais votre chemin.

— Vous, monsieur !

— Oh ! nous n'irons pas loin ainsi, seuls... nous sommes près du lac... Et une fois là...

— C'est que je crains...

— Non, acceptez ! je vous en prie !... et croyez que vous n'avez à redouter aucun danger en ma compagnie.

L'enfant accepta, — il le fallait bien, — la nuit allait venir et la situation aurait été bien plus critique.

Ils se mirent en marche, l'un à côté de l'autre, et c'est à peine si, pendant les dix minutes que dura le trajet, ils prononcèrent quelques paroles.

Mais, tout en marchant, ils s'étaient regardés, l'espace d'une seconde peut-être ! A cet âge, le cœur est sans défiance, et dans ce regard qu'ils échangeaient, ils mirent, à leur insu, toutes les aspirations saintes de leur jeunesse en fleur !

Peu après, des appels réitérés s'étaient fait entendre.

— Gilberte ! Gilberte ! disaient vingt voix effarées.

La jeune fille s'arrêta.

— On m'appelle !... dit-elle en souriant avec une satisfaction non équivoque dans les yeux ; ce sont mes compagnes et je vais les rejoindre...

— Déjà ! fit René, qui eût bien voulu prolonger la tête-à-tête.

— Il le faut... mais je vous suis bien reconnaissante, monsieur, et croyez que je n'oublierai pas le service que vous m'avez rendu.

— Gilberte !... balbutia le jeune homme.

L'enfant ne l'entendit pas ; elle avait pris sa course dans la direction d'où partaient les voix qui l'appelaient, et elle venait de disparaître dans l'ombre des allées.

C'était tout !

Mais il n'en fallait pas tant pour mettre le feu dans un cœur de vingt ans, et, à partir de ce jour, René ne manqua pas de venir tous les dimanches au bois de Saint-Mandé.

Il la revit souvent, de loin ; il la suivait dans ses jeux... il était ingénieux à se cacher, invisible pour tous, excepté pour elle ; et bientôt il comprit que Gilberte l'avait remarqué et qu'elle n'était pas fâchée de l'attention dont elle était l'objet.

Une fois même, il put lui parler sans que personne s'en doutât.

Gilberte était restée en arrière de ses compagnes, comme indifférente à leurs ébats, ou absorbée, dans une préoccupation profonde.

René profita de l'occasion et s'approcha.

Elle ne s'en montra pas irritée...

— Que se dirent-ils ce jour-là ? — Rien... et tout !... — Quand ils se séparèrent, après un court entretien, ils savaient, sans se l'être avoué, qu'ils s'aimaient et que leurs existences étaient désormais liées indissolublement l'une à l'autre !

Un autre jour, le même hasard rapprocha encore une fois les deux enfants...

L'hiver approchait, et le moment allait venir où les promenades devait forcément cesser.

René était triste ; quand il parla à Gilberte, il avait des larmes plein les yeux. — Elle en fut tout attristée

— Qu'avez-vous ? demanda-t-elle vivement émue.

— Ce que j'ai, répondit René d'une voix brisée, eh ! ne le comprenez-vous pas ? Moi, je m'étais fait une douce habitude de vous voir chaque dimanche et, pardonnez-moi, de lire dans vos yeux qu'il ne vous déplaissait pas non plus de me rencontrer. Il me semblait que j'étais quelque chose dans votre vie, comme vous êtes tout dans la mienne ! Et maintenant, je vais retomber dans mon isolement. Mon existence redevenira ce qu'elle était avant que je vous connaisse, c'est-à-dire morne et sombre. Si vous saviez, Gilberte !

— Monsieur, balbutia la jeune fille fortement troublée.

— Ah ! ne me repoussez plus.

— Que voulez-vous donc de moi ?

— Une chose, une seule ! et rien dont vous puissiez vous offenser.

— Mais quoi, enfin ?

— Vous voir quelquefois.

— C'est impossible !